

Chapitre 2

Passer le temps.

En même temps que la mer se calme et que le vent devient plus régulier, la température s'élève. C'est alors que je mesure combien l'air est humide. Dans ma cabine, les vêtements suspendus dans la malle penderie sont moites et sentent le renfermé. Heureusement, mes appareils de mesures sont enfermés dans une malle étanche.

En descendant dans la batterie située dans l'entrepont, je découvre que les matelots ont ouvert les sabords des pièces de tribord. Nous naviguons tribord amures, c'est-à-dire avec le vent venant de droite et le bateau gîte sur la gauche. Il n'est pas très incliné ce que ne permettraient pas les roues à aubes. Celles-ci tournent à vitesse moyenne faisant entendre le doux claquement humide et morne de l'entrée de chaque pale dans la surface longuement ondulée de la mer. Et sans doute parce que les sabords sont ouverts, l'atmosphère de la batterie est beaucoup moins humide que celle de ma cabine.

Et si je suis descendu dans la batterie, c'est que l'officier mécanicien m'a convié à une visite des pièces d'artillerie de la frégate. Il s'agit de pièces légères chargées par la culasse, comme la pièce de chasse qui se trouve sur le pont avant devant le mât de misaine. Mais ces pièces-là sont de faible calibre de deux cents millimètres. Montées sur des affûts sur rail, elles sont faciles à reculer pour le nettoyage des tubes. Leur pointage est aisé et le chargement par la culasse leur confère une bonne cadence de tir.

- Les armes que tirent ces pièces sont destinées à battre les ponts des navires adverses. Il s'agit d'obus dont certains sont explosifs et d'autres sont des boîtes à mitraille. Ce sont des projectiles mis au point par les ingénieurs de l'armement terrestre mais que la marine considère comme adaptés aux frégates destinées au contrôle de l'espace maritime côtier de nos colonies.

- Vous dites « Les armes que tirent ces pièces »...

- Oui. L'arme du maître canonier c'est le projectile avec lequel il attaque l'adversaire et non le tube qui l'envoie. Il en va de même pour les armes de petit calibre d'ailleurs. Votre revolver Le Mat n'est pas la même arme suivant les projectiles que vous envoyez avec.

- C'est vrai.

- Nous allons, je pense, commencer les exercices de tir des fusiliers du bord. Vous pourrez alors disposer de nos moyens pour régler votre arme.

- Je suis curieux de voir comment vous procédez. Parce que le navire n'est pas très long et j'imagine difficilement comment vous pouvez disposer des cibles pour régler les armes.

- Les armes sont déjà réglées. Les tirs auxquels procède le peloton de fusiliers sont des tirs dans les conditions du combat. On monte les cibles sur un radeau mis en remorque derrière notre frégate. C'est sur ces cibles que tirent les marins avec leurs mousquetons rayés.

- Les fusiliers utilisent-ils des armes récentes ?

- Certes. Nous sommes dotés des tout nouveaux mousquetons à tabatière du système Arcelin. Avec ce système, nos fusiliers peuvent recharger les armes sans se lever ni utiliser la baguette. La balle prend en force les rayures depuis la chambre. Et bien évidemment il s'agit d'armes à piston. C'est la première fois qu'ils vont utiliser leurs armes en mer. Ils viennent de les percevoir à l'arsenal une semaine avant l'appareillage. C'est un maître d'armes de Châtellerauld qui les a convoyés et qui a donné l'instruction à nos marins sur ce mousqueton d'un type nouveau. L'armurier du bord a reçu les moules à balles qui permettent de couler des balles rondes ou des balles de type Minié, au choix. Finis les calepins de toile pour entrer les

balles sans maillet dans les canons rayés, fini de devoir se lever sous le feu pour recharger dans les combats où l'on ne dispose ni de tranchée ni de rempart.

- Je brûle de voir vos fusiliers à l'œuvre.
- Et eux, ils brûlent de voir les effets de votre LeMat, croyez-moi. »

Nous sommes en train de remonter vers le pont quand un matelot au bourgeron maculé de cambouis et trempé d'eau grasse surgit de l'escalier qui monte de la machine.

- Monsieur, la machine fuit. Il a fallu réduire la pression.
- Morbleu ! Je vous demande pardon, Monsieur le Baron, il faut que je descende. Pouvez-vous demander au Second de me rejoindre à la machine ? Je serai au poste de régie.
- Je m'en occupe. »

Je fonce vers la passerelle. En principe le Second est près de la timonerie... Lorsque j'arrive, le Second a déjà enfilé une cote de mécanicien et marche rapidement vers la descente qui conduit à la machine. Le Commandant Campion considère son navire depuis la dunette avec un regard plein d'acuité et de calme.

- Vous voici, M. de Berdeilhe. Je crois que vous allez toucher du doigt que nous n'en sommes pas encore à l'avènement du tout vapeur. Laissons donc les magiciens des enfers et restons de ce côté du Styx. Allez donc visiter l'armurerie qui est proche de la Saint Barbe. »

Il faut savoir que la Sainte Barbe, patronne des sapeurs et des canonniers, a donné son nom au magasin d'armes, sur un navire. Alors que ce que l'on nomme l'armurerie est l'atelier de mécanique dédié à l'entretien et à la réparation des armes. Le Commandant poursuit :

- Le Premier Maître Flohic vous attend avec l'un des nouveaux mousquetons pour vous en expliquer le fonctionnement. Il semble qu'il y ait un souci de bonne marche lié au système lui-même. Il souhaiterait vous en entretenir. Pendant de temps, je vais réfléchir à la conduite à tenir pour la poursuite de notre route, en fonction de l'état de notre machine. »

Flohic a immédiatement compris la lacune du système Arcelin monté sur ces mousquetons de Châtellerault. Le levier d'armement ferme la culasse grâce au principe de la vis à filet interrompu. Or ce système n'est pas assez étanche pour contenir la pression des gaz au départ du coup avec une charge normale de poudre. Il s'ensuit un dégagement de gaz vers l'arrière et le visage du tireur. Je regarde la configuration de la chambre et j'entrevois la solution. Il faut rendre la culasse étanche. Pour ce faire, il suffit d'introduire un joint de cuir entre la tranche arrière de la chambre et la tête de culasse ; un joint suffisamment mince pour que la culasse ferme encore, et suffisamment épais pour empêcher les gaz de sortir. L'officier marinier comprend tout de suite l'idée. Et il renchérit.

- Monsieur si l'on veut parfaire le système, il faut ajouter une rondelle de cuir protégée par une rondelle de laiton ou de cuivre. Ainsi le joint résistera mieux aux tirs successifs. Mais pour ce faire, il faut modifier un peu la tête de culasse en approfondissant le sillon qui se trouve autour du pousse-cartouche. Je vais m'y atteler sur une première culasse. Ces mousquetons de cavalerie sont expérimentaux et on peut y apporter des modifications sous réserve d'en établir rapport signé par le Commandant.

- Je croyais ces armes initialement destinées à la gendarmerie...
- Les gendarmes sont souvent à cheval aussi les dote-t-on en général d'armes de cavalerie. Bon, sur ce, je vais préparer ma fraiseuse et me trouver un mousse ou un arpète pour tourner la manivelle. »

Nous sommes interrompus par un brouhaha dans la coursive. Des cris de rage retentissent. Une longue diatribe en breton fait trembler les cloisons.

Renseignements pris, il s'agit de la machine. Nombre de joints de conduites sous pression on commencé à céder et il a fallu baisser les feux. Et détendre les chaudières. C'est-à-dire ouvrir les soupapes de sécurité pour faire descendre la pression. Cela va occasionner une perte considérable d'eau douce et nous imposer de marcher à la voile. L'officier mécanicien est fort critique envers les machinistes et mécaniciens de l'arsenal de Rochefort. Fort heureusement, les réserves du bord comportent de quoi refaire les joints de laiton et même de quoi confectionner des colliers d'assemblage. Cela va prendre du temps.

- À quelque chose malheur est bon. Nous allons économiser du charbon et nous éviterons de faire escale aux Açores. Les relations entre la France et l'Espagne sont assez tendues en ce moment et il ne me disait rien de devoir faire des ronds de jambe à ces Messieurs de l'avitaillement pour mendier les quelques tonnes de charbon indispensables à la poursuite de notre route vers la Guadeloupe. »

Malgré l'optimisme du Commandant Campion, on sent que l'équipage encaisse mal de devoir marcher à la voile le temps des réparations. Les matelots de la machine vont être à l'ouvrage de façon intensive, quant à ceux de la voilerie, matelots, gabiers et autres manœuvrants ils vont avoir des quarts fatigants avec des pauses raccourcies. En outre, même si le Commandant a pris la décision de faire placer les roues en position haute pour limiter la traînée des pales dans l'eau, les marins savent déjà ce que je vais découvrir : à chaque coup de gîte, la roue sous le vent donne un coup de frein qui influe sur l'axe de marche du bateau, fait perdre l'équilibre à ceux qui se font surprendre et déclenche comme une espèce de coup de tonnerre si l'on se trouve dans une coursière à proximité de la roue impliquée dans le coup de frein. Les timoniers doivent anticiper l'incident pour maintenir la route du bateau au plus proche du cap fixé par l'officier de quart.

- Ne nous laissons pas perturber par ces inconvénients, me dit le Premier Maître armurier. Je vais modifier une culasse de mousqueton et nous ferons un essai. Même sans cible. Le but est de nous rendre compte si la fuite de gaz est jugulée. Nous tirerons avec une arme en augmentant progressivement la quantité de poudre jusqu'à atteindre la charge nominale réglementaire.

- Voulez-vous de mon aide ?

- Non merci. Il va faire chaud dans l'armurerie. Et si nous sommes deux, cela sera infernal. Je vous appellerai lorsque j'aurai terminé. »

Je prends donc congé de l'officier marinier et décide de remonter sur le pont. Il fait très beau et assez doux. Nous avons quitté le Golfe de Gascogne et cela se sent. Le soleil brille dans un ciel bleu parsemé de nuages blancs plus harmonieux que menaçants. La houle est si longue qu'on sent à peine que notre frégate monte et descend. Sous le vent de travers doux et régulier, le bateau avance sans à-coups dans une moustache d'écume et dans le froissement de l'eau contre la joue de bâbord. C'est-à-dire de gauche, dans le langage des marins. Quel dommage que les fusiliers soient pris à la manœuvre de la voilure, il eût été plaisant de brûler quelques cartouches. Je décide de me rendre dans ma cabine pour travailler un peu la théorie de la navigation astronomique maritime. Le sujet m'intéresse. Au bout d'une heure, je décide de sortir mes armes pour en entreprendre l'entretien de routine. L'humidité ambiante m'inquiète un peu. J'ai ouvert les fenêtres de ma cabine et l'air s'est un peu asséché. Mais nous sommes en mer et il faut s'attendre à ce que l'humidité iodée attaque les métaux ferreux. Je décide donc de sortir mes deux armes de leur cocon étanche. Dans une grande malle elle-même étanche se trouvent deux coffrets. Dans le plus grand que je n'ouvre pas se trouvent mes appareils de géométrie et d'arpentage. Dans un autre plus petit j'ai rangé deux pistolets revolvers. Le premier est le LeMat sur lequel on a déjà fait des commentaires. Mais j'ai aussi acheté chez MM. Gastine et Rénette un petit revolver de poche à la pointe du progrès. D'abord, il tire des cartouches de petit calibre. En calibre anglais, il s'agit de trente-deux centièmes de pouce,

c'est-à-dire un peu moins de huit de nos millimètres. Ce que les Anglais nomment le 320. Les cartouches sont à poudre noire ou à poudre sans fumée. MM. Gastine et Rénette m'ont fait tenir des douilles aisément rechargeables sans machine, en laiton épais. Ils m'ont également procuré un moule à balles pour ces douilles. Mais surtout, ils m'ont fourni des cartouches françaises en métal fin chargées à poudre Vieille, sans fumée, donc. J'ai cru au départ que ces cartouches étaient à percussion annulaire comme les cartouches Flobert. Mais en fait, non. L'amorce est bien au centre de la douille de cuivre et le percuteur du chien la fait détonner en déformant le fond de ladite douille. Alors que les douilles en laiton épais destinées au rechargement rapide à poudre noire présentent sur le fond une alvéole percée d'un trou central fin dans lequel on enfonce à frottement moyen une capsule qui ressemble à celles que l'on place sur les cheminées des armes à piston. À la différence que cette capsule porte une enclume minuscule contre laquelle le percuteur écrase le fulminate en déformant l'arrière de la capsule.

Selon M. Gastine, la présentation des cartouches chargées à poudre Vieille, avec une amorce interne, assure une parfaite étanchéité à la douille. J'étais d'ailleurs surpris du fait que le personnel de l'honorable maison parisienne nomme « étuis » les douilles des armes de petit calibre et « douilles » les enveloppes des cartouches pour fusils de chasse qui portent à la fois la charge de propulsion, celle d'amorçage et le projectile ou la charge de plomb.

Pressé de me rendre compte de l'état de mes armes, je déballe le petit revolver dit « Le Bossu ». Il est bien enfermé dans sa boîte en carton, enveloppé dans son papier huilé à la vaseline. Je déballe ce petit « viatique » plus maniable que mon gros LeMat et davantage destiné à me protéger lorsque je suis en tenue bourgeoise qu'à des affrontements qui demandent de la puissance. Mais lorsque je l'ai essayé au sous-sol de l'établissement parisien, j'ai été surpris de la facilité avec laquelle je pouvais loger les cinq balles dans la tête de la silhouette debout placée à quinze pas.

L'arme est parfaitement en état. Il faut dire que je l'ai nettoyée sous la direction de l'un des employés de la maison Gastine et Rénette et qu'une fois rentré à Angoulême j'ai recommencé. Il faut être familier avec le démontage, le remontage et l'entretien de ses armes. Il faut que l'arme puisse compter sur son propriétaire lorsqu'on est au calme pour que le propriétaire puisse compter sur son arme lorsque la situation se tend. Je décide de sécher complètement l'extérieur de mon revolver pour le re-huiler ensuite. Ceci fait, je prends sur moi de déballer mon LeMat qui est dans un étui monumental à la taille de l'arme, garni de sangles et courroies dont je n'ai pas encore saisi toutes les utilisations possibles. L'ensemble est emballé dans une enveloppe en papier ciré et je tiens à contrôler que le cuir de l'étui ne commence pas à se pourrir en raison de l'humidité. C'est à l'arsenal que le maître bottier a confectionné cette pièce de cuir.

- Vous partez dans un pays humide et vous allez traverser l'océan avec ce fourreau à pistolet dans votre bagage. Je vous l'ai donc fabriqué dans un tout nouveau type de cuir militaire. Le tannage en est terminé à la solution de chrome. C'est ce qu'on appelle du « cuir chromé ». Avec cela, le graissage n'est plus utile. Le cuir est mort mais conserve sa résistance et sa souplesse. Il ne sera plus nécessaire de l'enduire de graisse ou de cirage qui tachent les vêtements. »

C'est ainsi que je me suis trouvé doté, en attendant mieux, d'un étui à revolver en cuir de la dernière génération de bourrellerie militaire. Le maître bottier m'a bien précisé que ce type de cuir est incompatible avec les chevaux parce que la solution de chrome qui sert au tannage est toxique à l'ingestion. Il faut donc éviter que les chevaux mordillent ce matériau comme le font certains avec les pièces de harnachement qui les gênent. Mais les armes en acier ne souffrent pas de ce contact. Ladite solution de chrome sert aussi à colorer la surface de la croûte du cuir. Je n'ai pas eu le choix de la couleur, c'était brun clair mais cet étui brun clair ne

me déplaît pas. D'autant que je n'ai pas eu à régler la facture prise en compte par le Ministère au titre de l'équipement de l'officier de réserve que je suis.

En sortant le revolver et son étui de la poche de papier ciré, je remarque que le précis de navigation astronomique que je suis en train d'étudier tend à se refermer parce qu'il est neuf et encore serré. Je pose sur la jointure des deux pages le petit revolver « Le Bossu ». À ce moment, on frappe à ma porte. Je pose donc l'ensemble LeMat sur l'abattant du petit bureau où j'ai déjà mon livre, le petit revolver, une boussole topographique et mon lorgnon de myope. Le petit abattant est vraiment encombré.

- Entrez !

- Je ne vous dérange pas ? » C'est le Second. Il m'explique :

- Je me suis entretenu avec le maître armurier. Il paraît que vous lui avez donné un avis précieux dans le cadre de l'amélioration des culasses des nouveaux mousquetons. Je vous en remercie... Mazette ! Quelle arme extraordinaire ! »

Il regarde quelque chose sur le bureau...



« Je ne vous parle pas de votre jambon de Bayonne dans son sac ! »

- Eh bien, mais c'est mon LeMat...

- Je ne vous parle pas de votre jambon de Bayonne dans son sac ! Non c'est plutôt le petit revolver hammerless qui vous sert de marque-page pour garder votre livre ouvert qui m'intéresse. Où avez-vous déniché cette petite merveille ?

- Chez MM. Gastine & Rénette, encore et toujours. »

Nous échangeons diverses considérations d'amateurs d'armes sur les avantages et inconvénients sur les nouvelles cartouches à poudre sans fumée par comparaison avec celles à poudre noire traditionnelle.

- Écoutez, je voudrais prendre une photographie de cette arme pour en commander un exemplaire chez mon armurier. Et je vais en profiter pour en prendre une autre où nous comparerons votre LeMat avec le Colt du médecin. Le médecin est occupé à l'armurerie...

- S'est-il produit un accident ?

- Que nenni ! Curieux des nouveaux mousquetons, il m'a demandé l'autorisation d'aller en examiner un. Il a trouvé le maître armurier en train de modifier une culasse. Et il a conclu qu'au lieu de cuir, il pourrait être bon de tenter la mise en place d'une rondelle de caoutchouc durci au soufre.

- Durci au soufre ? Mais a-t-il le nécessaire pour réussir ce tour de chimie ?

- Il n'en a pas besoin. Nous avons à bord des plaques de ce caoutchouc. Cette nouvelle matière sert à étanchéifier les joints des canalisations à haute pression. Jusqu'à trois cents degrés Celsius, si le temps d'exposition n'est pas trop long, ce caoutchouc modifié résiste très bien à la pression. Je suis donc intervenu auprès de l'officier mécanicien pour qu'il fasse tenir à l'armurier une quantité suffisante de plaque à joint de faible épaisseur pour ses essais.

- Mais comment le médecin a-t-il eu connaissance de l'existence à bord de cette matière ?

- Il a reçu à Bordeaux une instruction spéciale sur les soins aux brûlés des accidents de machinerie à vapeur. On lui a donc expliqué les propriétés des joints de caoutchouc durci au soufre. Comme il est curieux de toutes les nouveautés, il m'a demandé de prendre un cliché de vos deux revolvers placés l'un à côté de l'autre. »

Amusé, je souscris au souhait du Commandant de Linières. Il se précipite vers sa cabine. J'entends quelques instants plus tard un brouhaha dans la coursive. J'ouvre ma porte et je le vois qui revient en traînant un pied pliant et télescopique en bois qui ressemble à s'y méprendre à ceux de mon théodolite ou de mes niveaux à bulle. Il repart vers sa cabine et revient avec une caisse en bois verni garnie d'une sorte de jupe noire. Il tient aussi un triangle équilatéral en bois fait de trois baguettes épaisses et longues d'une soixantaine de centimètres. Il dispose avec soin ce triangle sur le plancher de ma cabine en face du petit bureau à abattant. Je vois alors les trois trous percés à chaque angle de cette curieuse pièce de menuiserie. Il y enfonce les pointes de bronze des trois branches du pied de la chambre noire. Il règle la hauteur des pieds télescopiques et fixe la chambre au moyen de vis de serrage en laiton.

- Avec ce triangle, les pointes n'endommagent pas le parquet. La lumière n'est pas extraordinaire. Je vais devoir utiliser l'éclair de magnésium. Vous m'aidez, si vous le voulez bien.

- Avec plaisir... »

Il revient une troisième fois de sa cabine, cette fois-ci avec une boîte en fer blanc soigneusement scellée à la toile gommée et un coffret en bois dont je me doute qu'il contient une arme. Je laisse l'officier disposer sur mon bureau les objets qu'il souhaite y conserver. En l'observant faire, il me fait penser à un officier « fine » de Saint-Cyr qui met en scène une séance de « bahutage » lors d'une « thurne ». Mais là, il se contente de bouger les objets, revient à sa chambre noire, passe la tête sous la jupe noire, revient au bureau, et revient à son appareil après avoir encore légèrement déplacé les objets sujets de son tableau. Car je comprends que plus qu'un metteur en scène de théâtre, il ressemble à un peintre qui composerait une scène...

Lorsqu'il est prêt, il m'invite à regarder sous la jupe de son appareil. Sur la plaque de verre dépoli je vois se dessiner, à l'envers comme dans la lunette de mon niveau à bulle suisse, l'image réduite de mon bureau garni d'objets divers.

Ensuite, Linières m'explique comment allumer le magnésium lorsqu'il m'en donnera le signal. C'est simple parce que la coupelle qu'il a garnie de poudre de métal pulvérulent est elle-même fixée à la boîte en bois de la chambre noire par deux crochets encliquetés dans deux tenons de laiton. Je n'ai qu'à battre un briquet.

J'ai beau m'attendre à un éclair, je suis ébloui par la flamme d'un blanc cru. Pourtant, comme il me l'a demandé, j'ai détourné le regard avant que de battre le briquet. Nous prenons ainsi deux photographies de deux natures mortes.

- Je vous remercie de votre aide, fait Linières. Je vais de ce pas procéder au développement des plaques et au tirage des épreuves. Mais auparavant, je vais nettoyer les cendres de magnésium qui maculent votre parquet.

Je regarde autour de nous et il est vrai qu'il y a une sorte de couche de neige gris pâle autour de l'emplacement du triangle de bois.

- Laissez donc. Un simple coup de balayette... »

C'est en fait un peu plus compliqué parce que la cendre est grasse et colle au bois du parquet. Je dois même passer la paille de fer et un peu de cire à bois sur les planches de tek. Je pourrais demander à un matelot de le faire. Mais je ne me sens pas autorisé à disposer de personnel qui n'est pas sous mes ordres. Et puis, cela me rappelle les revues de chambrées à Saint-Cyr avant de partir en « permes galettes ».

Tandis que je nettoie ma cabine, le Second s'affaire dans son cabinet de développement des photos. Il revient avec deux épreuves en couleurs sépia.

- C'est le produit de tirage qui tient le mieux en ambiance marine. À terre, je réalise des tirages en noir et gris. Mais je garde les plaques - négatifs, je pourrais donc refaire des tirages que je trouve plus agréables à regarder et plus nets que ceux en sépia.



Il revient avec deux épreuves en couleurs sépia.

Comme ces vues demandent une certaine habitude, je préfère inclure dans ce journal la colorisation de ces images. Ce genre d'activité demande beaucoup de travail aux encres spéciales, mais on obtient de bons résultats si on part de tirages en noir et blanc très pâles qui ne servent que de canevas.

Voici donc ci-dessous la même image remise en couleurs.



La même image en couleurs.

Une fois le nettoyage des restes de cendres terminé, je remonte sur le pont. Le Pacha est debout au bastingage de la lice et fume un brûle-gueule en racine de bruyère. Il reste vertical sur ses jambes écartées tandis que le pont oscille lentement sous lui au rythme de la mer.

- Vous voici, jeune Berdeilhe. Linières m'a montré ses prises de vues. Vous ne m'aviez pas raconté que vous avez aussi une arme capable de tirer des cartouches à poudre sans fumée. Je vous en conjure pour votre propre sécurité, évitez autant que possible de tirer avec ces cartouches. Les poudres colloïdales et pyroxilées ne sont pas stables. Vous risquez des surpressions terribles et inexplicables qui pourraient faire éclater le barillet de votre arme.

- Pour le moment, Commandant, mon arme est conditionnée pour le transport et n'est pas chargée. Les cartouches sont dans leur boîte en carton ciré scellée au papier gommé. Je n'ai pas l'intention de tirer avec cette arme depuis le bateau. Je crois que notre prochain tir, lorsque la machine sera réparée, se fera avec les nouveaux mousquetons. Ce sont vos fusiliers qui œuvreront.

- Il me tarde de découvrir comment se porteront les culasses modifiées. De toute façon, il faudra que le maître armurier se fende d'un rapport que je ferai reprendre par l'officier mécanicien pour la mise en forme. Nous l'enverrons au ministère par le premier courrier que nous croiserons. Linières lui-même sera suffisamment pris par le rapport sur les avaries de la machine et les mesures qui auront été prises pour la faire repartir.

- Pensez-vous que nous puissions bientôt remettre à la vapeur ?

- C'est une question d'heures. Je pense que demain soir nous serons de nouveau en marche avec la pression suffisante pour que les roues assurent l'essentiel de la force de propulsion. Je pense que le maître armurier doit brûler de vous montrer le résultat de ses travaux. »

C'est un congé courtois mais un congé quand même. Je me dirige vers l'escalier qui conduit de la dunette au pont principal quand la porte de la descente s'ouvre. Le maître

armurier surgit, trois mousquetons allongés contre sa poitrine, installés dans ses bras pliés. On croirait un papa portant un enfant endormi. Derrière lui, un matelot tire un fardeau qui a l'air assez lourd. Un deuxième matelot surgit à son tour qui porte l'autre extrémité du fardeau. Tout cet équipage émerge sur le pont principal. Les deux matelots portaient en fait une machine à tirer. Ils doivent en avoir l'habitude parce que la machine est rapidement mise à poste le long de la lice de droite. Sous l'œil attentif du maître armurier, les deux hommes fixent les deux joues anti-éclats sur les côtés de la presse à arme et entre elles le tube qui doit entourer le canon de l'arme à essayer.

Au bout de dix minutes tout est prêt. L'un des matelots tend lentement le cordon fixé à la détente du premier mousqueton. Une forte déflagration retentit. La machine tremble et se stabilise.

- J'avais mis double charge. On va voir si le cuir a tenu. »

Il a tenu. En ouvrant la tabatière, on voit bien que la rondelle de bronze fin est toujours en place.

- Et regardez le vent de surpression, on n'y voit pas de suie. Il semble qu'il n'y a pas eu de fuite. »

L'officier marinier débrûle l'arme de la machine à tirer. Il remet une cartouche dont il perce le corps en papier gris sur le dessus, à l'endroit où la capsule de fulminate enverra sa flamme destinée à mettre le feu à la poudre. Il referme avec soin la culasse à filet interrompu en repoussant fermement vers l'avant puis vers le bas le levier de manœuvre.

L'homme pointe le mousqueton vers les vagues sur la droite du bateau. Une forte déflagration retentit, moins forte toutefois que la première. L'homme a chaussé des lunettes à vitre neutre pour se protéger les yeux.

- Cette fois, j'ai nettement senti un peu de fumée sortir par l'évent. Le premier coup a dû endommager le joint de cuir. Maintenant, je vais essayer une arme à joint de caoutchouc durci au soufre. »

Il ne se sert pas de la machine à tirer. Il a mis une charge normale et a ouvert le feu ; sur une vague puisqu'on n'a pas largué de cibles. Pas de fuite. L'armurier recharge et tire ; toujours pas de fuite. Il fait partir ainsi dix balles Minié. La modification semble judicieuse. Toujours pas de fuite. Le troisième mousqueton semble aussi ne plus fuir. Lui aussi est équipé d'un joint de caoutchouc.

Il reste à modifier toutes les culasses et remplacer le joint de cuir de la première par un joint de caoutchouc.

Le lendemain soir, tout est prêt. La machine a repris sa vigueur bien que le Commandant ait pour le moment donné l'ordre de marcher à mi puissance pour bien s'assurer de ce que les réparations apportées au circuit de distribution de vapeur tiennent et tiendront jusqu'à l'arrivée. Le vent est toujours favorable et la puissance des deux roues redescendues à leur niveau normal de fonctionnement réduit les mouvements de roulis.

Les culasses de tous les mousquetons sont équipées des joints d'étanchéité et l'officier mécanicien est en train de rédiger le rapport technique destiné à l'arsenal de Châtellerault. En fait, il a gagné du temps pendant ces journées passées à réparer la machine et a largement avancé son rapport sur les avaries du réseau de diffusion de la vapeur. Il y a mis un terme ce matin et a pu entreprendre la rédaction du rapport sur les culasses des mousquetons en utilisant les notes du Premier Maître Flohic.

Le Commandant a décidé de laisser un peu de repos aux fusiliers qui ont contribué par leurs bras à aider aux réparations de la machine. Ils ont soutenu et manipulé des canalisations et tuyaux encombrants et parfois lourds. N'étant pas instruits sur les arts du feu et de la vapeur, leur contribution a été essentiellement physique. Maintenant que la machine est repartie, ils vont prendre un repos bien mérité avant que d'améliorer leur maîtrise de leur nouvel instrument de travail, le mousqueton à culasse Arcelin.

De la dunette, j'ai observé les préparatifs aux exercices de tir. La bordée de quart des matelots du pont a rapidement assemblé un radeau visiblement spécialement conçu pour porter des cibles. Il s'agit d'une plateforme aux bords protégés par un blindage de fer. Sur cette plateforme, des cadres mobiles en fer portent des plaques métalliques basculantes sont maintenues verticales par un système à ressort. L'ensemble est rendu flottant par des flotteurs en tonneaux de bois. Ce radeau est mis à l'eau par une grue de pont installée derrière le mât d'artimon et qui est normalement dévolue à la mise à l'eau de la chaloupe annexe qui permet au Commandant de se rendre à terre lorsque la frégate est à l'ancre en rade au lieu d'être amarrée à quai. Les marins de la bordée mettent le radeau à l'eau alors que le bateau file ses six nœuds, ce qui occasionne de belles giclées d'écume. Le radeau est lié au bateau par une forte aussière qui fait qu'il nous suit à une distance qui croît au fur et à mesure que la bordée de pont donne du mou à l'aussière. Je note que le Premier Maître chef du peloton de fusiliers laisse se dérouler lui aussi un cordon de chanvre d'une épaisseur d'un centimètre environ, mais je ne sais pas encore à quoi cette autre manœuvre va servir.

- Cessez de larguer l'aussière et bloquez le guindeau. La cible est assez éloignée pour un premier tir. »

Le matelot serre le frein du guindeau et par sécurité passe l'aussière dans le serroir d'un taquet de pont. Au loin, à environ une cinquantaine de mètres, le radeau suit la frégate en dansant sur les vagues. Oh, ce n'est pas la danse endiablée d'une fin de noce quant le vin a échauffé les esprits et fait monter l'appel des sens, non, il s'agit plutôt d'une lente et langoureuse valse musette animée par une fanfare fatiguée.

- Donne-moi ton mousqueton, Le Clech', » Le chef de peloton répète son ordre en breton. L'homme tend son arme à son chef. Celui-ci la charge avec une balle ronde et une cartouche de papier gris qu'il perce avec l'épissioire de son couteau de gabier. Il lui faut un peu forcer pour fermer la culasse.

Debout sur la ligne blanche de la zone de sécurité, il épaula l'arme. Je le vois retenir son souffle. Une détonation retentit. Là-bas, l'une des dix plaques blanches se couche en arrière et disparaît à nos vues. Un geste au matelot munitionnaire qui tire ferment sur le cordon d'un mouvement ample. La plaque de fer se redresse.

Le chef de peloton examine l'arme d'un air satisfait, il ouvre la culasse, examine encore quelque chose et recharge. Nouveau tir. Une autre plaque tombe sous le feu. Nouvel examen de l'évent de sécurité. Le chef de peloton cherche des yeux le maître armurier. Il lui fait le geste salvateur des arènes romaines, il lève la main avec le pouce dressé vers le ciel. Ensuite il rend son mousqueton à Le Clech'. Les autres fusiliers attendent, l'arme au pied. Sur ordre, ils se mettent en rang par deux. Il y a deux postes de tir derrière la ligne blanche. Je les vois renouer leur foulard correctement avec un air rassuré. Ils le portaient déployé sur leur joue droite.

Les cibles commencent à basculer, l'une après l'autre. Manifestement les fusiliers connaissent leur métier. Les deux ont attaqué la ligne de cibles chacun à un bout du radeau et rapprochent leur tir pour finir par frapper les deux dernières cibles, qui sont voisines, en même temps.

Ils se relèvent et annoncent en français mais avec un fort accent breton :

- Poste un : tir terminé, consommation cinq coups.

- Poste deux : tir terminé, consommation cinq coups.

Le chef de peloton annonce :

- Un pas en arrière, inspection des armes. » Les deux hommes ouvrent la culasse de leurs armes et portent leur mousqueton devant eux, les bras pliés, la bouche du canon devant leur épaulement gauche. Leur chef vérifie la culasse, la chambre et ensuite prend la bouche du canon entre deux doigts et regarde dans le tube.

- Tir terminé, rejoignez la table de nettoyage. »

La séance de tir se poursuit, selon ce cérémonial simple et immuable. Tous les fusiliers ne réussissent pas à descendre cinq cibles en cinq coups, mais dans l'ensemble, ils visent juste. Une fois que tous ont tiré, sur le pont principal près de l'atelier de nettoyage où toutes les armes ont été remises en état de propreté impeccable, le Chef de peloton présente ses hommes au Second.

- Présentez... armes ! »

Les gestes sont parfaitement à l'unisson. En fin de mouvement les marins tiennent leur arme verticale devant eux, la main droite serrant la crosse derrière la culasse, la main gauche serrée autour du canon et du fût.

- Peloton de fusiliers marins de la Frégate Archeon rassemblé, à vos ordres Commandant.

- Marins, je suis content de vous. Vous venez de montrer que vous savez changer d'arme sans perdre votre adresse au tir. Je sais que les essais à Rochefort vous avaient inquiété à cause des fuites de fumées chaudes au niveau des culasses. Vous avez pu voir que nous avons apporté une solution à ce défaut. L'exercice d'aujourd'hui permet d'apporter une conclusion au rapport que le Commandant va adresser à la manufacture de Châtellerault. Grâce à vous, les fabricants vont pouvoir modifier cette arme pour la rendre plus sûre pour vos camarades de l'armée de Terre et de la Gendarmerie. Mais je voudrais ici remercier de leurs efforts l'officier mécanicien qui, avec votre aide et le travail des machinistes vapistes a pu relancer notre chaudière, mais aussi le Premier Maître Flohic qui a modifié ces culasses pendant que vous vous démeniez pour sauver la machine. Je voudrais aussi remercier notre médecin qui a apporté le concours de sa connaissance des matériaux nouveaux. Et j'ai gardé pour la fin M. le Baron de Berdeilhe qui a eu l'idée de compléter la culasse Arcelin par un joint souple. Le tir que vous venez de conduire avec brio est donc le résultat d'un travail d'équipe où votre art de la visée et de l'usage de votre arme a apporté la touche finale. Vous avez tous donné l'image d'un bel esprit d'équipe et même mieux, d'équipage. Je vous remercie.

- Marins, Gââarde à vous ! Premier Maître Fusilier, à votre disposition. Pour faire rompre les rangs. »

L'officier marinier attend que le Second ait quitté le pont principal pour la dunette et fait rompre les rangs. Après ces jours de travail acharné, efficace mais où le cérémonial a un peu perdu de son ordonnancement, la rigueur a repris ses droits. En tout cas pour cet exercice de tir. Le discours de Linières m'a laissé un sentiment curieux. Il m'a associé, moi passager civil, officier de réserve de l'armée de Terre, à l'équipage. J'en suis à la fois fier et un peu inquiet. Vais-je être à la hauteur ? J'entends le guindeau de l'aussière bruire en embrayant la forte manœuvre qui retient le radeau. Je monte à la dunette. « Ah ! Vous voilà, Berdeilhe ! Nous avons failli attendre. Allez donc prendre votre LeMat et quelques munitions, que nous admirions cette arme. À moins que vous ne teniez à la garder à l'abri de l'humidité, bien sûr.

- Tout de suite, Commandant. Ce ne sera pas long.

- Je sais. »

Je reviens avec mon matériel. Le médecin a apporté son Colt en calibre .36, Linières et l'officier mécanicien ont pris leurs Lefauchaux. Car j'ai découvert que Linières est aussi équipé d'un Lefauchaux. Mais celui-ci est transformé. Il est resté en calibre de onze millimètres mais tire des cartouches spéciales à percussion centrale. Le fond de bâti a été percé et l'armurier qui a procédé à cette modification a placé un percuteur qui traverse le bâti entre la surface d'appui du chien et le centre de la chambre. Il fallait y penser. Linières dispose de cartouches à percussion centrale mais aussi de cartouches à broche parce qu'il n'a pas changé de barillet. Lorsqu'il tire à broche, il dévisse la vis percée qui tient le percuteur en place et remet une vis qui ferme le trou. Il a donc dans le coffret de son arme une petite boîte qui

contient le percuteur, son ressort qui le pousse en arrière et la vis percée. En mer, Linières a pour habitude de tirer les cartouches à broches que lui fournit la Marine.

Le Second tire en premier. Le radeau a été ramené à une trentaine de mètres.

- D'ordinaire, on ne tire pas si loin. Mais aujourd'hui, la mer est calme et cela va corser l'exercice. »

Le bruit des cartouches du Lefauchaux se fait doux à côté de celui des quatre grammes de poudre des mousquetons. Le Second ouvre le feu en tenant son arme à deux mains. On entend bien la plaque métallique qui résonne sous l'impact, mais rien ne se passe. Linières tire ses six balles qui toutes touchent la même cible sans la faire tomber. Cela ne semble troubler personne. Il semble admis que les cibles ne tombent pas sous les coups de revolver. Vient ensuite le commissaire, avec sa paire de Le Page. Sans mot dire il a chargé ses deux pistolets en enfonçant dans chacune une bourre sèche et puis la balle pour laquelle il a utilisé un élégant maillet.

- Je pourrais utiliser des balles rondes avec un calepin pour leur faire prendre les rayures, mais ce serait dommage aujourd'hui. »

Il place sa capsule d'amorçage sur la cheminée. La petite calotte de cuivre brille sous le soleil de l'après midi. Le Commissaire se tient comme pour un duel au pistolet, debout le flanc droit face à l'adversaire, la jambe et le bras droits en avant. Il ajuste son tir et soudain le coup part avec un bruit assourdissant. La cible bascule vivement et reste accrochée au verrou d'arrêt. Le Commissaire rentre son Le Page dans sa ceinture et brandit le second. Une deuxième cible se couche.

- Je pourrais recharger. Mais cela vous ferait perdre trop de temps.

- Mais à combien chargez-vous, Commissaire ?

- À deux grammes et demi. Mes canons sont en acier Bessemer et ont une bonne résistance tant à la déflagration qu'à l'usure. Pour réduire mes efforts de chargement, j'utilise des balles de forme Minié que je confectionne dans un moule que j'ai fait réaliser exprès pour ma paire de pistolets. Il m'arrive même de couler de l'alliage durci.

- À l'étain et l'antimoine ?

- Je vois que Monsieur est connaisseur... »

Nous arrêtons là cet échange mais ce Commissaire si discret me paraît soudain un personnage des plus dignes d'intérêt. « Je passerai vous rendre visite, lorsque vous aurez un peu de temps, me dit-il. Nous parlerons un peu de métallurgie, si toutefois cela vous sied.

- Ce sera avec grand intérêt. »

Le Pacha me demande de bien vouloir me préparer pendant que les « lefauchistes » font leurs tirs. « Il me tarde de voir les armes américaines à l'ouvrage. » Tandis que l'officier mécanicien tire et que Linières tire un deuxième barillet, je prépare mon LeMat. J'ai chargé les neuf chambres du barillet et le canon central. J'ai fait le choix d'une arme à piston et je prends donc un peu de temps pour charger l'arme dont j'ai au préalable séché les dix chambres de tir et les dix cheminées.

Les autres ont terminé leur exercice que j'ai peu suivi. Le poste de tir m'attend. Je garnis toutes les cheminées, y compris celle du canon lisse. Peu me chaut les commentaires. J'ai couvert de graisse les cheminées pour éviter que les amorces se délogent. Dans le canon central lisse, j'ai mis à poste une balle ronde du calibre avec un sabot en bois de hêtre qui doit servir de corps de guidage. Un peu comme les plumes de queue d'un oiseau. Compte tenu du poids de l'arme et de la distance, je tiens mon arme à deux mains.

Les balles frappent la cible blanche l'une après l'autre. La première a bien failli être dehors. Comme je le pressentais, l'arme n'est pas exactement en ligne pour moi. J'applique une contre visée et les balles frappent plus au centre. Arrive le dernier coup, celui du canon central. Comme j'ai pu mesurer qu'il n'est pas tout à fait parallèle au canon rayé, je modifie d'autant ma contre visée. J'ai chargé à deux grammes et demi de poudre fine. La détonation est

assourdissante. Comme le canon est nettement plus court que celui des mousquetons, bien que moins chargée, l'arme semble faire encore plus de bruit. Comme les Le Page du Commissaire tout à l'heure.

La cible se couche violemment, bien plus secouée que par les balles des Le Page, moins lourdes que les miennes.

- Il faut que reconnaitre que c'est de la forte. Voilà une arme qui peut laisser pensif. » Le commentaire est de Linières. Bon, vos neuf chambres, c'est bien mais la puissance de votre canon rayé ne semble pas particulière. En revanche, le canon central...

- Je l'ai chargé à balle, mais ce n'est pas sa destination première.

- Certes. Mais imaginez les dégâts avec une charge de plomb de zéro de Paris. Si l'ennemi ne meurt pas sur le champ, il est emporté par la gangrène ou la septicémie ! »

Cette remarque me laisse pensif. Moi qui ai été élevé par un ménage où le maître de maison est médecin et la maîtresse de maison l'a souvent assisté dans les soins, je me rends parfaitement compte de ce que signifient ces deux maux : gangrène et septicémie.

Si je dois utiliser mon arme, chargerai-je le canon central à chevrotines ?

C'est le médecin qui me sort de ma rêverie. À son tour de tirer. Il se sert remarquablement de son revolver américain fabriqué en Caroline du Sud. Les balles frappent la pièce de tôle sans toutefois la couler. Comme seuls le Commissaire et moi avons couché des cibles, les autres tirent sur celles qui sont restées debout. J'ai rechargé mon revolver et le canon central. Je l'ai passé dans ma ceinture où il pèse trop. Je prends donc l'étui en cuir chromé que je pose sur la table de desserte. Je déboucle deux des sangles et les passe dans mon ceinturon. Je remets l'arme dans son étui.

- Ah ! Voilà donc le « jambon de Bayonne » dont m'a parlé le Commandant de Linières ! » Le Commandant Campion arbore un large sourire.

En regardant autour de moi, je remarque le chef de peloton des fusiliers et le maître armurier qui devisent en nous regardant. Sans souci du protocole, je leur fais signe d'approcher. Ils hésitent, mais le Commandant Campion leur fait un petit « oui » de la tête sans lâcher son brûle-gueule.

Une fois que le médecin a tiré, je tends mon revolver à l'armurier. Il a un regard incrédule et se met à largement sourire.

C'est un tireur remarquable. Il a dû observer mon tir parce que toutes ses balles tombent en cible alors qu'il n'a jamais utilisé mon arme. Comme tout à l'heure, la dernière balle fait tomber la cible. Il n'en reste que six debout. Après le tir du chef des fusiliers, il n'y en a plus que cinq.

- L'arme est en cible pour ma vue ; je n'aurais pas à la régler, remarque l'armurier. Sans doute portez-vous des besicles ?

- J'ai en effet un lorgnon de myope.

- Vous devriez peut-être le porter lorsque vous tirez. »

Encore un bon conseil de ces hommes sages... il faudra que j'avise.

- Je pense que vous avez là un outil qui risque de vous être utile une fois arrivé en Guadeloupe, remarque le Commandant. L'île est loin d'être calme. Pour pallier le manque de main d'œuvre dû à la fin de l'esclavage, l'Empereur a décidé de faire appel à des volontaires venant d'Afrique ou de Chine. Seulement, l'an dernier, un bateau a été arraisonné par les Anglais et conduit au port de Lisbonne. Il s'agissait du Charles-Georges. Les Anglais l'ont accusé de se livrer à une traite des noirs camouflée. L'Empereur a ordonné une enquête qu'il a confiée à son cousin chargé des Colonies au Ministère. À cause de cela, il a désormais interdit de faire des offres aux Africains pour se concentrer sur les Indiens de Pondichéry, Yanaon, Karikal, Mahé et Chandernagor. Il a aussi demandé à l'ambassadeur de France en Chine de faire des offres d'emploi aux sujets de l'Empereur de Chine. Il semble qu'il ne remporte pas

beaucoup de succès en Chine. En revanche les « Zindiens » arrivent en masse. Et les nègres qui ont refusé de continuer à travailler dans les plantations pour tenter de vivre à leur compte les voient arriver d'un mauvais œil. Ceux qui sont restés dans les plantations les acceptent bien, en revanche. On assiste donc à des mouvements d'insurrection de certains anciens esclaves qui veulent recevoir toujours plus sans travailler. Et ce Toussaint Louverture a laissé une image idéalisée chez certains de ces irrédentistes nègres. Et comme ils ont volé quelques armes, ne fût-ce que des fusils de traite de mauvaise qualité, il faut prendre des précautions lorsqu'on arpente certaines régions de ces îles à sucre. Et l'arpentage est votre métier... »

*

* *

Nous poursuivons notre route vers les Açores. Mais nous ne savons pas si nous y ferons effectivement escale. Les fusiliers ont pris confiance en leurs armes. Leurs exercices sont variés et ne comportent pas que du tir. En particulier leur entraînement au combat à la baïonnette portée sur l'arme me semble fort pertinent.

Nous profitons d'un temps fort clément pour pratiquer un peu le tir avec nos armes personnelles.

Un soir, je suis en train de me promener après le souper. Souper frugal parce que les réserves commencent à baisser et il ne faut pas se trouver à court. Sans y prendre garde, je passe devant la descente qui conduit au poste d'équipage. Un matelot m'approche, tournant entre ses mains son bonnet en laine rayée de bleu et de blanc ; intimidé.

- Not' emsieur, j'ai ouï qu'vous avez eune machine pour efaire ed l'euve. »

Comme il m'a parlé d'une machine pour produire quelque chose, je pense immédiatement à mon condenseur d'eau.

- Une machine pour faire de l'euve... qu'appellez vous de l'euve ?

- Ben ed l'euve quoi. Qui tombe quand y pleuve et qu'on a dans la rivié. »

Compris, l'euve, c'est l'eau. « Oui, mon brave, j'ai une machine qui permet de récolter l'eau qui existe dans l'air. Pourquoi ?

- L'eau qu'on boive, al est croupite. Alors on n'peut la bouére sauf à y mette eune bonne dose ed ratafia. Si c'était un effet ed' vot bonté de m' donner ed vot' eueuve.

- Il faut d'abord que j'en récolte. Cela va me prendre la nuit. Mais je vous en ferai tenir demain matin. »

Il me remercie mais mon premier mouvement est de frapper à la porte du médecin. Il est au courant de l'état de l'une des cuves.

- Seulement, cet homme confond en fait l'eau destinée à la toilette avec celle de la ration à boire. On a beau expliquer, il faudrait parler en Breton pour se faire comprendre. Si nous avions eu la possibilité de faire curer cette cuve, nous aurions pu n'avoir qu'une seule eau à bord, de la potable. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Et votre matelot ne doit pas être mécontent de pouvoir boire tout son soûl de ratafia. À défaut d'eau de vie de pomme ou de chouchen. Si cela vous amuse de lui donner de votre eau, grand bien lui fasse. Vous aviserez demain.